

II

L'ALERTE

Des hommes, des femmes et des enfants de toutes races se précipitaient vers la Grand'Place. Les deux amis, cédant à une inquiète curiosité, se joignirent à eux. Les valves radiographiques étaient entourées de monde. « On craint, disait une feuille, que les négociations entre l'Allemagne et la Russie n'aboutissent pas. On assure que la clause d'arbitrage ne sera pas respectée, l'honneur national étant engagé de part et d'autre. La population des grands centres s'apprête à descendre dans les villes souterraines. L'artillerie et l'aviation mobilisent en Europe et en Amérique. »

Cette fois, Noirs, Jaunes et Bruns regardaient les Occidentaux, les uns en ricanant, d'autres en riant aux éclats.

Le professeur, atteint dans ses convictions les plus chères, reprenait avec peine l'empire de soi.

– Il est vraisemblable, dit Hanovre, que le conflit sera limité à l'est de l'Europe. Je connais assez mon pays pour affirmer qu'il ne permettra pas ces tueries.

– Hélas, fit Cobourg, le temps n'est plus où une nation comme la France, l'Angleterre ou l'Allemagne avait plus à dire en Europe qu'une autre nation. Aujourd'hui, chaque peuple, si petit soit-il, possède des moyens suffisants pour détruire tous ses voisins. Le continent tout entier participera au carnage... De vieilles querelles, des ambitions déçues, ou assoupies sous l'opium des traités d'arbitrage, vont se réveiller... L'Allemagne ou la Russie ont inventé quelque arme démoniaque... Chacune se croit sûre de la victoire... Une fois l'autre vaincue, la victorieuse voudra imposer sa loi à toute l'Europe... C'est pour éviter cela que l'on mobilise partout...

Peu à peu une oppression mentale plus pénible qu'une souffrance physique les étreignit. Des larmes coulaient de leurs yeux. L'hostilité croissante des passants augmentait leur désespoir. Ils perdirent bientôt l'exacte conscience de la réalité. Des hallucinations se formaient dans leur esprit.

Les conventions internationales étaient sans force, les belligérants s'accusant les uns les autres de les avoir enfreintes.

L'Europe devenait un immense champ de flammes, de fumée et de ruines, survolé par des avions sans pilotes vomissant le feu, la mitraille et le poison. Les temples chrétiens, les musées, les demeures des savants, les laboratoires, les usines, les paisibles maisons des citoyens et des paysans s'écroulaient comme secoués par des titans. Ici, des torrents de feu liquide, là, des buissons mouvants de gaz asphyxiants, semblables à des bataillons de démons exterminateurs, répandaient la destruction sur les hommes, les animaux et les végétaux. Mères, jeunes filles, enfants, hommes, vieillards éperdus râlaient dans les villes souterraines envahies par les rayons Z, ou se tuaient dans des luttes farouches pour respirer un peu d'air aux cheminées d'aérage obstruées.

L'industrie et la science, ces deux fleurs orgueilleuses du génie occidental, ramenaient l'Europe et l'Amérique à la sauvagerie.

Ils suivirent, inconscients, des groupes de nationalistes qui chantaient des hymnes protestants et ngoïstes en se rendant au service religieux. Ils arrivèrent avec eux dans le temple. Comme il y régnait obscurité et silence, leur souffrance s'allégea.

On n'entendait qu'un léger bruit de respirations humaines et quelques toux. Une voix grave retentit. Elle disait des mots brefs, répétés en litanie par les assistants sur un ton bas et lent.

Guerres contre les Blancs.
Luttes contre les Rouges.
Maladies.
Traite des esclaves.
Invasion arabe.
Invasion occidentale.
Dépossession, prostitution, suicide, désespoir.

Soudain quelques lumières électriques éclairèrent la foule des indigènes assemblés. Sur le mur du fond, était tendu un grand drap noir traversé d'une ligne brisée brodée en fils d'argent. Une vieille femme assise sur une chaise surélevée, lisait d'une voix monotone un épisode de la vie de Ngoïe, l'interrogatoire de Beveren Saint-Louis. Deux statues en bois, l'image du prophète et celle de Jésus, de grosses émeraudes enchâssées dans les orbites, se dressaient non loin d'elle.

Une autre vieille en guenilles, le cou ceint d'amulettes, prit la parole et raconta qu'elle venait d'être favorisée d'une vision : Mélika, la femme préférée du prophète, lui avait annoncé l'accomplissement des prophéties.

Les danses commencèrent. Au milieu de la nef, vingt hommes et vingt femmes, marchant en cadence avec des contretemps de recul et de côté et une légère rotation du ventre, tournaient autour d'un moine. Un chant rythmique et doux accompagnait les danseurs et augmentait en puissance au fur et à mesure que les assistants se joignaient à eux.

La chorégraphie sacrée durait depuis cinq minutes environ quand une voix se fit entendre : « S'il y a ici des traîtres, des prostituées, des adultères, qu'ils s'en aillent. » Trois courtisanes et deux hommes se retirèrent.

Les lumières s'étant affaiblies, une clarté semblable à celle des nuits de lune leur succéda. Dans le fond du temple, un feu de bois brilla, autour duquel étaient assis des moines et des femmes. L'un d'eux se leva disant : « La terre est encore aux Bantous, car Lésa la leur a donnée. Le chef reçoit encore le tribut. Les femmes redeviennent mères. Le fils de Lésa a apporté aux frères le lawa de Jésus. Que ceux qui n'ont pas fait l'échange de sang s'avancent. »

Trois Noirs de Lagos et du Dahomey se présentèrent devant le cénobite et chacun d'eux laissa tomber une goutte de son sang dans unealebasse. Ils se mirent ensuite l'un à l'autre une parcelle du mélange dans le fond de la gorge et firent de la main le signe de l'éclair.

La pleine lumière avait jailli des lampes rallumées. Un profond silence se fit et tous se courbèrent. Puis, peu à peu, les ténèbres envahirent le temple, en même temps qu'un long murmure, rehaussé des gémissements des pleureuses, s'éleva de l'assemblée : « Quand Ngoïe mourut pour les enfants de Cham, Jésus couvrit le soleil de son ombre. La race est sauvée ! »